

## Prix de l'Asulf pour la qualité de la langue française

Lily-Soleil Goydadin  
École Cardinal-Roy

### À Québec, nous serons trois

Le 17 juin 1834 est une date qui restera à jamais gravée dans ma mémoire. Le jour où James et moi avons laissé notre misère pour de nouvelles terres. La traversée pour Québec était moins coûteuse que celle pour New York. À partir de Cork, nous sommes donc montés à bord du John Esdale pour ce voyage qui allait changer le cours de notre histoire. Nous faisons partie de ce flot d'immigrants abandonnant leur patrie pour commencer une nouvelle vie à Québec, cette terre d'accueil et d'espoir.

Le voyage fut interminable. Cinq semaines entassés dans un navire, baignant dans les déjections de nos compagnons de fortune. Dieu sait que parfois, ballotée en ces nuits horribles, j'ai souhaité que les vagues nous absorbent, que nos souffrances soient avalées par l'océan. Enceinte jusqu'au cou, je n'avais pas réalisé l'épreuve de ce périple. Cet enfant qui faisait gonfler mon ventre me ramenait à la raison. Je sentais la main chaude de James dans la mienne. En Irlande, nous étions deux, à Québec, nous serons trois, me répétais-je.

Le 22 juillet 1834, après un passage à Grosse-Île et une attente de plusieurs jours en raison des douzaines de navires qui faisaient la queue devant le port de Québec, nous accostâmes enfin. Certains de nos passagers avaient développé des symptômes d'infections. Nous fûmes immédiatement transférés à l'Hôpital de la Marine. Plusieurs rumeurs couraient qu'une deuxième épidémie de choléra faisait rage à Québec. Retrouver la terre ferme me ragaillardit un peu. James marchait à mes côtés, baluchon à l'épaule, les mains pleines de nos maigres possessions. Je ressentis alors un sentiment de soulagement.

L'hôpital avait ouvert ses portes pour répondre aux besoins de cette épidémie deux jours avant notre arrivée. Sa construction n'était pas terminée, mais sa beauté inachevée captiva mon regard. Situé un peu à l'écart de la ville afin d'empêcher la propagation de maladies, il me fit forte impression. Les imposantes colonnes qui ornaient son entrée lui donnaient l'allure d'un palais. J'étais éblouie. Nous entrâmes dans le corps central de l'édifice. Tout était si neuf. Un homme nous posa plusieurs questions. Il inscrivit dans un lourd carnet nos noms et notre pays d'origine. Il demanda si nous avions des symptômes physiques. James s'occupait de répondre. Leurs voix me semblaient si lointaines. La fatigue m'envahissait. Mon corps avait peine à me soutenir. On nous isola dans l'aile ouest de l'hôpital où l'on nous attribua une chambre.

Deux lits en fer blanc, une commode, une petite table de chevet et une chaise composaient la pièce. Je remarquai l'ordre et la propreté de celle-ci. Sans doute pour faire obstacle à la maladie transmise par les miasmes dans l'air, pensai-je en me dirigeant vers la fenêtre ouverte qui donnait sur une jolie rivière. Je vis alors une file de gens aux traits tirés qui attendaient aux portes de l'hôpital. D'autres étrangers prêts à se faire adopter par cette nouvelle contrée. Parmi eux, un petit garçon et sa valise, seul, au milieu de cette foule débraillée. Est-ce que ses parents avaient péri durant la traversée? Je mis une main sur mon ventre, ma gorge se serra et je sentis couler

des larmes sur mes joues. Tendrement, James me fit allonger sur le lit. À peine ma tête posée sur l'oreiller, tout mon corps se relâcha et je sombrai dans un sommeil profond.

Je fus réveillée par une odeur nauséabonde qui me rappela la cale du navire. J'eus du mal à reprendre mes esprits. Je me tournai vers le lit voisin. Je vis alors avec effroi le corps inanimé de mon mari. Ses traits creux, ses yeux vitreux, son teint bleuté. Cette image me hantera à jamais. Deux hommes entrèrent brusquement dans la chambre. Muette de douleur, je les vis s'avancer vers son lit. Un docteur s'approcha de moi, mon regard toujours fixé sur le visage inerte de mon bienaimé. « Je suis le docteur Joseph Painchaud Madame. » Je l'entendis m'expliquer que James avait été pris par des symptômes violents dans la nuit. « Il est mort en quelques heures. Je suis vraiment navré. Cette maladie reste un mystère pour la médecine moderne. »

Le docteur m'annonça aussi que le cimetière de l'hôpital était divisé en deux parties. La section protestante était en face du bâtiment et la section catholique, derrière. Il me demanda de quelle confession était mon mari. « Il est catholique », dis-je d'une voix à peine audible. Il hocha la tête et sortit de la chambre. J'étais maintenant veuve dans un pays qui n'était pas le mien portant un orphelin. Les sanglots me coupèrent le souffle. Paralysée par mon malheur, je regardai les hommes emporter le corps de mon mari. Je me levai pour les suivre. Une flaque d'eau se répandit à mes pieds.

\*\*\*

23 juillet 1837 : « James, déjà trois ans que tu nous as quittés, trois ans que John est né. Il a tes yeux verts, tu sais. Je te vois chaque fois que je le regarde. Nous vivons maintenant avec la famille de tante Eugenia qui a immigré à Québec il y a quelques années. Elle m'a même trouvé du travail en tant que domestique dans une bonne maison. Tu me manques. » Je déposai un bouquet de fleurs sur sa tombe : « Nous étions deux en Irlande, mais à Québec, nous serons toujours trois. »